

Stephen W. Bushell : Chinese Art

Paul Pelliot

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, Année 1905, Volume 5, Numéro 1  
p. 211 - 217

[Voir l'article en ligne](#)

## Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/> ). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

sa rare connaissance de l'archéologie classique : particulièrement intéressantes sont les longues boucles d'oreille (pl. XXVIII, 1 et 2) récemment acquises d'un honnête recéleur de Rawal-Pindi, et qui sont venues s'ajouter au « trésor » de Todher, avec lequel elles présentent plus d'un point de ressemblance ; si des Eros y chevauchent des lions marins, il semble bien que l'extrémité inférieure de la pendeloque, au-dessus des granules caractéristiques, soit une miniature du *stūpa* au même titre que le médaillon n<sup>o</sup> 3. C'est bien, comme l'intitule M. M., de la « joaillerie bouddhique ».

L'ouvrage comporte enfin une troisième partie, consacrée à l'épigraphie. Est-elle bien à sa place ? Nous ne voyons, pour notre part, aucune raison d'instituer cette concurrence à l'*Epigraphia indica*, à moins que le but ne soit d'achever l'étranglement de cette respectable publication au profit de sa jeune rivale. Nous devons d'ailleurs cet éloge aux articles que nous donne le rapport qu'ils auraient fait honneur à la revue. Aussi bien l'un d'eux (au sujet d'une nouvelle charte sur cuivre de Dhruvasena II de Valabhī) est-il de la main même de l'éditeur de cette dernière. Le Dr E. HULTZSCH fait ainsi ses adieux, après dix-sept ans, au poste, qui ne doit pas survivre à sa retraite, d'« épigraphiste du gouvernement ». M. MARSHALL en prend texte, dans une troisième préface, pour rendre hommage au travail considérable que représentent les trois volumes des *South-indian inscriptions* et retracer comment, en débrouillant la confuse mêlée des rois Pallavas, Colas, Calukyas et Pāṇdyas, ils ont permis de reconstituer la géographie et l'histoire de l'Inde méridionale. Les autres inscriptions publiées sont gravées sur des socles de statue de bronze ou des plaques de cuivre et proviennent du petit état himalayen de Chambā pour lequel M. VOGEL est en bonne voie de s'acquitter de la même tâche que M. STEIN a si heureusement accomplie dans la vallée voisine de Kaçmīr : c'est assez dire l'intérêt de son entreprise.

Le volume se termine par une liste, mise à jour, des « rapports archéologiques revêtus d'un caractère officiel », qui aidera le spécialiste à s'orienter au milieu de cette djungle inextricable de plus de 200 *Reports*, publiés partout et par tous, sans ordre ni méthode, et dont beaucoup ne voient le jour que pour être aussitôt enterrés dans des archives locales : nous avons fait l'expérience que la bibliothèque même de l'*India Office* ne les possède pas toujours. Les temps sont heureusement changés. Le *Rapport annuel*, tel que le conçoit son distingué Directeur, est avant tout destiné à mettre régulièrement et sans retard, au fur et à mesure des découvertes, sous les yeux des savants et des amateurs, les matériaux recueillis dans l'année et dont chacun sera invité à faire son profit. On ne saurait trop féliciter M. MARSHALL de sa « nouvelle politique » : il n'en est pas de plus généreuse ; il n'en est pas non plus, il le sait, de plus adroite pour attirer sur son service l'intérêt du public. Elle suffirait seule à expliquer les acclamations de joie et les vœux de long succès par lesquels tous les indianistes ne pourront manquer de saluer l'apparition de ce magnifique volume.

A. F.

---

## Chine

Stephen W. BUSHELL. — *Chinese Art* [Board of Education, South Kensington, Victoria and Albert Museum], vol. I. Londres, Wyman and Sons, 1904, in-8<sup>o</sup>, 156 pp.

Le seul ouvrage d'ensemble sur l'art chinois était jusqu'à présent le manuel publié sous le titre de l'*Art chinois* par M. PALÉOLOGUE dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Ce travail intéressant, mais forcément sommaire, méritait d'être repris avec de plus grands développements ; on ne pouvait trouver pour ce faire un homme plus compétent

que M. BUSHELL, dont on connaît les belles études sur la porcelaine chinoise. Le premier volume est consacré à la sculpture, l'architecture, le travail du bronze, du bois, de l'ivoire, du jade, et à la laque; le second volume comprendra la céramique, le verre, les émaux, les tissus et la peinture.

On ne connaît guère jusqu'ici comme anciens monuments de la sculpture chinoise sur pierre que les bas-reliefs du Chan-tong étudiés par M. CHAVANNES (1). M. B. en parle avec assez de détails; nous n'avons à relever ici que ce qu'il apporte de nouveau à leur étude (2). D'abord il a reproduit d'après sa propre collection (fig. 13 et 14) les deux planches du soleil et de la lune qui manquaient dans la série rapportée par M. CHAVANNES et étaient restées par suite inédites. Puis il propose (p. 39) une explication qui paraît juste, mais qu'il devrait préciser, pour la première scène de la planche XXIV de M. CHAVANNES. Enfin, sur la planche X de M. CHAVANNES, M. B. (p. 41) croit reconnaître la visite du prince Mou des Tcheou à la Si-wang-mou; c'est possible, et il faudrait alors donner la même interprétation aux tableaux similaires des planches V et XX; si toutefois on doit bien, comme l'admettent MM. CHAVANNES (p. 64) et BUSHELL (p. 42), voir dans la planche XXX de M. CHAVANNES le Tong-wang-kong, époux de la Si-wang-mou, et la Si-wang-mou elle-même, il faut avouer que le caractère mythique y apparaît beaucoup plus clairement que sur les panneaux précédents.

L'histoire des bas-reliefs du Chan-tong et de leur découverte a été racontée par M. CHAVANNES dans les pp. IV-XXIV de son Introduction. On y voit que plusieurs des pierres ont été étudiées par les archéologues chinois dès le XII<sup>e</sup> siècle, avant que 黃易 HOUANG YI ne les retrouvât à peu près toutes à la fin du XVIII<sup>e</sup>. On se demande dès lors en vertu de quelle autorité M. B. écrit (p. 12) que ces bas-reliefs des Han ont été exhumés au XVIII<sup>e</sup> siècle (3). Il faut bien dire d'ailleurs que les Chinois eux-mêmes ne paraissent pas avoir étudié les pierres du pseudo-WOU LEANG et du Hiao-t'ang-chan avec toute l'attention qu'elles méritent. Mais on doit ajouter d'autre part que les Européens n'ont pas épuisé à ce sujet toutes les sources indigènes d'information. Ainsi la plupart des bas-reliefs ont été retrouvés par HOUANG YI en 1786; or il ne semble pas qu'aucun savant européen se soit jamais reporté aux travaux de cet archéologue (4).

---

(1) *La Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, Paris, Leroux, 1893, in-4<sup>o</sup>.

(2) A propos d'un des bas-reliefs, M. B. (p. 40) cite un texte qu'il dit emprunter au *Chouei king*. En réalité le texte n'est pas dans le *Chouei king* lui-même, mais dans son commentaire, le *Chouei king tchou* de LI TAO-YUAN (cf. CHAVANNES, *loc. laud.*, p. 58).

(3) M. DOUGLAS dit de son côté dans son *Supplementary Catalogue of Chinese books and manuscripts in the British Museum*, p. 154, que la chambre funéraire de WOU-LEANG fut renversée par un changement du cours du Fleuve Jaune et que les bas-reliefs ne furent retrouvés que sous K'ÏEN-LONG (1736-1795); sous cette forme absolue, c'est inexact. M. Douglas aurait dû à un autre point de vue ne pas donner sans réserves le nom de chambre de WOU-LEANG, dont M. CHAVANNES (p. XVI) a établi l'impropriété. Pour les bas-reliefs similaires de Hiao-t'ang-chan, que M. CHAVANNES (p. XXII) plaçait au début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, M. B. (p. 35) reprend une opinion plus ancienne qui les fait remonter au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.; il lui eût fallu dire les motifs de son choix. Ces incertitudes dans des travaux récents de M. BUSHELL ou de M. DOUGLAS sont d'autant plus surprenantes qu'ils ont été les premiers en Europe à s'occuper de ces bas-reliefs il y a quelque vingt-cinq ans (cf. CHAVANNES, *loc. laud.*, p. 1-11).

(4) Un 嵩洛訪碑日記 *Song lo fang pei je ki* de HOUANG YI, en 1 k., est incorporé au 14<sup>e</sup> 集 *tsi* du 粵雅堂叢書 *Yue ya t'ang ts'onq chou*. Le 小蓬萊閣金石文字 *Siao p'eng lai ko kin che wen tseu* du même auteur a eu une édition indépendante, que TCHANG TCHÉ-TONG mentionne dans son *Chou mou ta wen* (sect. des historiens, art. des épigraphistes); un exemplaire en 4 vol. était en vente pour 4 yen à la librairie Bunkiyûdô de Tôkyô en 1901.

Au reste, ces pierres du Chan-tong ne sont pas les seuls monuments qui subsistent de la sculpture chinoise au temps des Han. M. CHAVANNES n'a donné sur l'extension ancienne de cet art que de brèves indications (*loc. laud.*, pp. XXIV-XXIX), mais les listes des recueils archéologiques chinois permettraient de les enrichir beaucoup. Il est à souhaiter que les voyageurs, par des photographies ou des estampages, mettent à la disposition des savants ces documents nouveaux.

Des bas-reliefs des Han (II<sup>e</sup> siècle), M. B. passe au VII<sup>e</sup> siècle, pour reproduire une stèle intéressante où sont figurés des chevaux de l'empereur T'AI-TSONG des T'ang (627-649). Le saut est un peu brusque, mais il est vrai que les documents sur l'époque intermédiaire sont jusqu'à présent très rares. La stèle reproduite par M. B. est d'inspiration toute chinoise, très différente cependant de celle des bas-reliefs du II<sup>e</sup> siècle, et elle doit sans doute son caractère strictement indigène à ce que c'est un monument d'art laïc. Mais partout ailleurs l'influence hindoue, par cela même qu'elle avait créé en Chine l'art religieux du bouddhisme, avait profondément modifié l'inspiration et la technique indigènes : c'est ce qui apparaît nettement sur les trois monuments, tous inédits, qui représentent dans l'ouvrage de M. B. l'art un peu antérieur des Wei septentrionaux (VI<sup>e</sup> siècle). De ces trois bas-reliefs, l'un représente Amitābha debout ; il a été gravé en 535 avec une inscription du bhikṣu 洪寶 HONG-PAO ; sa provenance n'est pas indiquée par M. B. La deuxième pierre formait le piédestal d'une statue de Maitreya ; deux moines sont en prières et derrière chacun d'eux apparaît un monstre, sorte de « lion de Fo » à la langue pendante, à la crinière en flammes, et à queue énorme. Entre les deux moines M. B. croit reconnaître un brûle-parfums « elaborately mounted » (p. 45) ; mon interprétation est différente, et il me semble que, d'accord avec les habitudes de l'iconographie bouddhique, il faut y voir un personnage figuré seulement à mi-corps, vu de face, et supportant de la tête et des bras une coupe de fruits qu'il offre à la divinité. Ce bas-relief, qui ne mesure pas moins de 6 pieds de long, remonte à 527, mais M. B. ici encore ne dit pas d'où il provient. Le dernier monument des Wei, d'ailleurs le plus ancien puisqu'il est daté de 524, a, paraît-il, été récemment découvert dans le Tche-li ; ce sont trois bas-reliefs et une inscription gravés sur les quatre faces d'un piédestal supportant autrefois une statue de Maitreya : les deux lions et la femme à mi-corps qui tient un plateau d'offrandes <sup>(1)</sup> occupaient évidemment la face antérieure. Le donateur était gouverneur de Wei-hien dans le Ho-kien-fou actuel, et je crois comme M. B. que c'est lui qui est représenté en procession dans le second panneau ; c'est sans doute sa coupe d'offrandes, analogue à celle qui est figurée sur la face antérieure, qu'il faut voir devant lui. Notons dans ces bas-reliefs de 524 un cheval de bien meilleure allure que les lourds coursiers de T'AI-TSONG ; ses jambes en fuseau ne sont pas sans rappeler les monuments du II<sup>e</sup> siècle. La charrette toutefois n'est plus le char que nous faisaient connaître les bas-reliefs du pseudo-WOU LEANG et du Hiao-t'ang-chan, c'est la charrette actuelle, avec cette étoffe tendue en avant de la caisse qui protège en été bêtes et gens contre les ardeurs du soleil ; seulement, au lieu de la mule, c'est un bœuf qui est dans les brancards ; il y fait d'ailleurs bonne figure. Ces sculptures des Wei, particulièrement les panneaux de 524, sont aussi curieuses qu'élégantes ; il faut remercier vivement M. B. de les avoir publiées. Leur facture fait espérer que, le jour où quelque voyageur étudiera les sculptures sur roc de Ta-t'ong-fou au Chan-si, il rapportera une moisson de documents du plus haut intérêt. On s'en doutait d'ailleurs déjà par l'examen des sculptures un peu

---

(1) Ici encore, mon interprétation est en désaccord avec celle de M. B., qui voit dans le plateau et le vase qui le surmonte un brûle-parfums. Dans un petit bas-relief du VI<sup>e</sup> siècle qui provient de Long-men et que M. Philippe BERTHELOT a récemment donné au Musée du Louvre, on voit ainsi devant la divinité une femme très grossièrement figurée qui supporte la coupe d'offrandes ; elle met un genou en terre assez gauchement, l'autre jambe est allongée de côté ; c'est peut-être la difficulté de rendre cette pose pour un personnage de face qui a amené à ne le représenter souvent qu'à mi-corps, et, semble-t-il, disparaissant dans une fleur de lotus.

postérieures de Long-men qu'a étudiées naguère M. CHAVANNES; et à ce propos on peut regretter que M. B. ait complètement passé sous silence cette publication (1).

M. B. termine l'étude de la sculpture en mentionnant la décoration bien connue de la porte de Kiu-yong-kouan. Il reproduit en outre l'inscription hexaglotte, ou plutôt hexagraphe, du 莫高窟 Mo-kao-k'ou. Cette dernière pierre, il eût été bon de le rappeler, avait été publiée en 1902 par M. CHAVANNES (2), et la date que porte l'estampage de M. B. montre qu'il ne lui a été envoyé de Pékin qu'ultérieurement.

Le chapitre sur l'architecture ne prêtait pas à de grands développements; M. B. l'expédie assez vite. En passant, et parlant à propos des bâtiments de ce qu'on y conserve, M. B. a mentionné (p. 53) ces stèles où, depuis l'époque des Han, on a à diverses reprises gravé les livres canoniques. Rappelant à ce sujet que de tout temps on prit des estampages de ces pierres inscrites, il émet l'opinion, selon moi très juste, que « cette pratique a pu donner la première idée de la xylographie ». Dans ce chapitre (p. 60), il est question du pont de Poulisanghin décrit par Marco Polo et « qui est encore visible des collines qui forment l'arrière-plan du palais d'été ». Ce n'est pas exact dans les termes; le pont en question, connu sous le nom de Lou-keou-k'iao, a été entièrement reconstruit depuis l'époque mongole. Enfin c'est en dehors du chapitre sur l'architecture, dans l'« introduction historique », que M. B. a donné un renseignement architectural qui me paraît très neuf. On sait que Marco Polo a vivement admiré le palais en bambou de Khubilai-Khan à Chang-tou (3). Or, selon M. B. (p. 26), ce palais « était en réalité l'ancienne habitation d'été des empereurs Song à K'ai-fong-fou, dans la province de Ho-nan, qui avait été abattue et transportée pièce à pièce pour être reconstruite dans le parc de la nouvelle capitale mongole de Chang-tou ». La plus récente édition de Marco Polo ignore ce précieux renseignement; il serait désirable de savoir à quelle source chinoise M. B. l'a empruntée.

L'étude des bronzes (4) a permis à M. B. de faire connaître au public des informations intéressantes réunies au cours d'une carrière de collectionneur déjà longue. Les sinologues apprécieront particulièrement certaines de ses indications bibliographiques. Pour le déchiffrement des anciennes inscriptions sur bronze, M. B. recommande (pp. 32, 78), à côté du dictionnaire *Chouo wen* qui est heureusement indexé aujourd'hui de toutes les façons, un ouvrage essentiel publié en 1884 par 吳大澂 WOU TA-TCH'ENG sous le titre de 說文古籀補 *Chouo wen kou tcheou pou* (5). Le livre n'est pas rare; il y en a une édition lithographique à très bon marché; raison de plus pour appeler sur lui l'attention. Parmi les catalogues de collections de bronzes, M. B. non seulement nomme les plus connues, comme le 宣和博古圖錄 *Suan ho po kou l'ou lou* ou le 西清古鑑 *Si ts'ing kou kien*, mais en signale d'autres (p. 75) que pour ma part je n'ai encore jamais rencontrées: ce sont

---

(1) Ces bas-reliefs de Long-men auraient pu précisément servir de prétexte à M. B. pour parler de l'influence hindoue sur la sculpture chinoise. Son livre est muet sur ce sujet, auquel les découvertes des dernières années en Asie centrale ont cependant donné un nouvel intérêt.

(2) CHAVANNES, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie Centrale*, Paris, 1902, pp. 96-99.

(3) Cf. YULE, *Travels of Marco Polo*, éd. Cordier, 1, 298-308.

(4) M. B. dit (p. 72) que le mot chinois pour « bronze », 銅 *l'ong*, est un caractère composé qui paraît avoir eu à l'origine le sens de « métal mêlé ». Je ne puis m'empêcher d'être très sceptique sur ce genre d'interprétation. Lorsque, dans un caractère chinois la partie jointe au radical répond exactement à son rôle de phonétique, et c'est le cas ici, je ne crois pas qu'on puisse lui faire jouer simultanément un rôle sémantique.

(5) Sur WOU TA-TCH'ENG, cf. GILES, *Biographical Dictionary*, n° 2547. WOU TA-TCH'ENG a laissé d'autres œuvres d'archéologie, entre autres le 恒軒吉金錄 *Houan hien ki kin lou*.

deux œuvres décrivant des collections du palais et toutes deux manuscrites, le *西清續鑑* *Si ts'ing siu kien* en 14 vol. in-folio, et le *寧壽古鑑* *Ning cheou kou kien* en 28 vol. in-folio. Parmi les ouvrages qui, laissant de côté la forme et la destination des bronzes, ne s'attachaient qu'à en interpréter les inscriptions anciennes, les deux livres fondamentaux étaient : 1<sup>o</sup> le *薛氏鐘鼎款識* *Sie che tchong ting k'ouan che*, par 薛尚功 *SIE CHANG-KONG*, lithographié dès l'époque des Song, réimprimé sous Wan-li (1573-1619), mais qui n'est pratiquement accessible que dans l'édition de 阮元 *YUAN YUAN* parue en 1797 ou dans les réimpressions contemporaines qui la reproduisent ; 2<sup>o</sup> le *積古齋鐘鼎款識* *Tsi kou tchai tchong ting k'ouan che*, œuvre de *YUAN YUAN* lui-même, parue en 1804. A ces deux œuvres, M. B. en ajoute une troisième qu'il est, je crois, le premier Européen à signaler, le *Kiun kou tchai kin wen* (?... 古齋金文) en 3 k., paru avec approbation impériale en 1895 et qui est l'œuvre de *WOU CHE-FEN* (1).

Parmi les bronzes anciens dont parle M. B., il en est, comme le *無專鼎* *Wou-tch'ouan-ting*, qui sont très connus en Chine et sur lesquels il n'est pas besoin d'insister ici. D'autres au contraire proviennent des collections de Londres. L'un de ces derniers, attribué aux Tcheou, porte une inscription de plus de 500 caractères ; aussi M. B. le déclare-t-il (p. 34) « la pièce la plus importante de la collection chinoise ». Il est de fait que, si le morceau est authentique, il est de tout premier ordre ; seulement il pourrait se faire qu'on fût en présence d'un pseudo-antique, fait hier peut-être, peut-être aussi il y a quelques siècles ; ou encore le bronze peut remonter aux Tcheou et l'inscription avoir été ajoutée ultérieurement. M. B. n'émet pas le moindre doute sur l'authenticité du vase ; j'hésiterais davantage, pour des raisons qui ne sont pas décisives, mais qui ont cependant quelque poids. Le bronze a été acquis en 1870 à Pékin et provient de la collection des princes de Yi, jadis assez connue et aujourd'hui entièrement dispersée. Or on sait avec quel soin les inscriptions des vases anciens ont été recueillies, déchiffrées, commentées par les archéologues chinois. Celle-ci est d'une longueur tout à fait inusitée et n'en eût dû susciter qu'une curiosité plus ardente. D'autre part, une pièce figurant dans les collections des princes de Yi n'a pu être ignorée des antiquaires de Pékin. Aucun d'eux cependant ne semble avoir fait place dans un recueil archéologique au bronze étudié par M. B. Il paraît bien en résulter qu'ils ont tenu soit la pièce entière, soit au moins l'inscription, pour apocryphe, et les sinologues européens, dont aucun ne peut lutter sur ce domaine avec les savants chinois, ne devront pas se prononcer en faveur de l'authenticité avant qu'il ait été procédé à un sérieux examen.

Comme de juste, M. B. consacre un assez long paragraphe à l'étude des miroirs de bronze. Il rappelle entre autres (pp. 94-95) la curieuse propriété qu'ont certains miroirs chinois et japonais de réfléchir au soleil sur un mur, par leur face polie, et plus ou moins distinctement, les ornements en relief du revers. Suivant les savants qui s'en sont occupés et dont M. B. indique les travaux, cette anomalie apparente vient du polissage de la face, qui s'exerce avec une pression inégale à cause des inégalités mêmes du revers. C'est à propos de certains de ces

---

(1) Je n'ai pas de renseignements sur ce *WOU CHE-FEN*. M. B. dit qu'il appartient à l'école philologique dont *潘祖蔭* *P'AN TSOU-YIN* fut le chef. C'est possible, et *P'AN TSOU-YIN*, le compilateur du *滂喜齋叢書* *P'ang hi tchai ts'ong chou*, fut en effet un excellent archéologue (voir ses œuvres qui circulent sous le titre de *潘文勤遺集* *P'an wen k'in yi tsi*). Toutefois il y a une petite difficulté de date. Si *WOU CHE-FEN* a pris ses grades, comme le dit M. B., sous *TAO-KOUANG*, il n'est peut-être pas très aisé de faire de lui un disciple de *P'AN TSOU-YIN*, qui n'est docteur que de 1852. Il se peut cependant à la rigueur que le plus âgé ait fortement subi l'influence du plus jeune. — *P'AN TSOU-YIN* a laissé un ouvrage de même genre que celui de *WOU CHE-FEN* ; c'est le *樊古樓彝器款識* *Fan kou leou gi k'i k'ouan che*.

miroirs au revers orné de grappes de raisins que M. B., à la suite de M. HIRTH, parle brièvement (p. 97) des rapports que la Chine a eus avec le royaume gréco-bactrien<sup>(1)</sup>. Faut-il faire remarquer toutefois que « les envoyés de WOU-TI » au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère n'ont pas « pénétré jusqu'au golfe Persique »? M. B. semble avoir confondu la mission de TCHANG K'ÏEN au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. avec celle de KAN YING à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère.

C'est encore à la mission de TCHANG K'ÏEN que M. B. rattache la première connaissance que les Chinois auraient eue du bouddhisme : par deux fois, il dit (pp. 22 et 97) que, d'après sa biographie, TCHANG K'ÏEN, à son retour de l'Asie centrale, fit connaître en Chine le nom du Buddha. Mais contrairement aux indications de M. B., je ne vois pas que dans la biographie de TCHANG K'ÏEN au *Ts'ien han chou* il soit rien dit de pareil. Si on laisse de côté le texte controversé du *Wei lïo* sur l'ambassade de 2 av. J.-C., l'entrée définitive du bouddhisme en Chine reste fixée à 67 de notre ère<sup>(2)</sup>. M. B. donne quelques renseignements sur les représentations chinoises du Buddha, des bodhisattvas, des arhats ; à propos de Kouan-yin (p. 99), il eût été bon de noter son changement de sexe. La grande fortune de l'art bouddhique en Chine à l'époque des T'ang fut-elle due partiellement, comme paraît le croire M. B. (p. 25), à l'émigration de moines hindous « chassés de leur pays natal »? C'est douteux, car HUAN-TSANG trouva encore le bouddhisme florissant dans l'Inde même à cette époque. De la différence entre l'ancien art bouddhique chinois et l'art « lamaïque », ou art hindou de la seconde époque, qui pénètre en Chine dès le temps des Yuan, il n'est question dans le livre de M. B. que très incidemment, à propos des travaux en jade (p. 141) ; j'aurai prochainement l'occasion de revenir ailleurs sur cette question. D'une façon générale, il me semble que, dans ce très utile manuel, l'art bouddhique n'occupe pas la place qu'il mériterait. Mais peut-être aussi devons-nous faire crédit à M. B., qui devra accorder une large part à l'influence hindoue quand, dans son deuxième volume, il parlera de la peinture chinoise.

Dans un des derniers paragraphes de son chapitre sur le bronze, M. B. étudie (p. 104) un de ces tambours de bronze qui semble avoir été fabriqués essentiellement dans le Nord de l'Indochine. L'exemplaire en question, qui se trouve à Londres, porte une inscription chinoise de 209/A. D. Ici encore, il y a des chances pour que nous soyons en présence d'un faux : il est assez peu probable en effet que dans la région d'où viennent ces tambours de bronze on en ait fait au II<sup>e</sup> siècle de notre ère avec des inscriptions chinoises.

Je me borne à signaler le chapitre concernant la sculpture sur bois, sur ivoire, etc.. Un certain nombre de modèles d'architecture en ivoire et autres matériaux précieux qui se trouvent dans les collections de Londres étaient originairement adressés par l'empereur de Chine à la femme du Premier Consul, la future impératrice Joséphine : ils furent saisis avec le navire qui les portait par les croisières anglaises (p. 117). Viennent ensuite un chapitre sur les laques, qui est très bon, et un sur les jades, qui est excellent. On trouvera là des renseignements utiles sur l'emploi en Chine des jadéites et des néphrites. M. B. décrit les procédés

---

(1) En dehors de ces miroirs « aux raisins », l'étude des anciens bronzes chinois me paraît fournir un autre exemple, et beaucoup plus frappant, d'influence occidentale en Chine au temps des Han : tous les recueils d'anciens bronzes, et entre autres le *Siuan ho po kou l'ou lou*, indiquent pour cette époque des sortes de cornes terminées en têtes d'animaux qui reproduisent absolument les rhytons du monde grec.

(2) Cette date, qui est celle du retour de l'ambassade de MING-TI, est bien donnée par M. B. p. 25 ; mais à la p. 97 il revient à la date de 61, qui est trop communément indiquée, à tort, comme celle de l'entrée officielle du bouddhisme en Chine. A en croire M. B. (p. 25), l'ambassade de MING-TI aurait rapporté des « livres pâlis » ; il n'y a aucune chance pour cela ; les livres saints apportés au I<sup>er</sup> siècle en Chine devaient être en sanskrit, ou plutôt peut-être dans un des prakrits dont le bouddhisme « du Nord » s'est servi.

chinois de travailler ces pierres dures, renvoyant pour plus de détails et pour des planches au grand ouvrage sur le jade de M. Heber BISHOP, qui doit paraître prochainement à New-York.

On sait qu'à Pékin, dans l'enceinte qu'on appelle le 圓城 Yuan-tch'eng, et qui, sous le nom de « la Rotonde », servait de « Place » au corps d'occupation français en 1900, il se trouve une grande vasque en jade, d'assez vilain grain d'ailleurs, mais dont les dimensions font une pièce rarissime. De travail ancien, elle fut retrouvée dans un temple de Pékin et rachetée pour le palais sous K'ÏEN-LONG. M. B. rappelle à ce propos que dans le 古玉圖譜 *Kou yu l'ou p'ou* de 龍大淵 LONG TA-YUAN, compilé en 1176, il est question d'une vasque de jade haute de 4 pieds 1/2. Est-ce la pièce actuellement connue ? M. B. n'émet pas d'opinion à ce sujet, mais il admet que la vasque retrouvée au XVIII<sup>e</sup> siècle est la même qu'Odoric de PORDENONE avait vue au XIV<sup>e</sup>, ornée d'or et de perles, et si précieuse qu'elle valait plus que quatre grandes cités.

Comme on le voit, le manuel de M. B. n'est pas seulement un bon guide pour le grand public, mais l'ingénieuse curiosité de l'auteur lui a permis de donner à maintes reprises des informations nouvelles d'un grand intérêt. On attendra avec impatience le second volume, consacré pour une bonne moitié sans doute à la céramique ; c'est là entre tous un sujet où M. B. est passé maître (1).

P. PELLIoT

Prince ESPER OUKHTOMSKII. — *Iz oblasti lamaizma. K pokhodou anglitchan na Tibet*. Saint-Petersbourg, imprimerie « Vostok », 1904, in-8°, 128 pp. + 1 f. s. n.

Le nom du prince OUKHTOMSKII est bien connu de tous ceux qui, au point de vue politique ou scientifique, s'intéressent aux choses d'Extrême-Orient. Ancien compagnon du tsarévitch en Extrême-Orient il y a 14 ans, le prince OUKHTOMSKII a publié le récit du voyage dans ce luxueux *Na Vostok*, dont il a été fait des traductions française et allemande. C'est lui qui fit créer à la fin de 1895 la Banque russo-japonaise, dont il fut nommé président. Pour répandre ses idées, il fonda un journal quotidien, les *S.-Peterbourgskiya Vedomosty*, et il dirige aujourd'hui le *Razsviet*. Passionné pour l'étude de l'Asie, il a réuni une collection incomparable d'art religieux lamaïque (2). Ses brochures sur les événements de 1900 (3) firent naguère

---

(1) Voici quelques observations sur des points de détail. P. 14 : KOUANG-SIU n'est pas revenu de Si-ngan-fou à Pékin en 1900, mais dans l'hiver de 1901-1902. — P. 22 : M. B. parle de « signes d'un trafic par terre avec l'Inde, par la voie de la Birmanie et de l'Assam » aux ve et iv<sup>e</sup> siècles av. J. C. et peut-être même antérieurement. Mais les premiers renseignements à ce sujet ne remontent qu'à l'ambassade de TCHANG K'ÏEN au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. — P. 25 : Les équivalences de Cattigara = Cochinchine ancienne), de Kaboulistan = Ki-pin des Chinois ne sont pas absolument exactes. — P. 24 : M. B. a-t-il des textes établissant que des Arabes se sont établis au Yunnan aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles ? — P. 55 : Il n'y a plus d'éléphants à Pékin. — P. 66 : N'est-il pas exagéré de dire que le lamaïsme est en quelque sorte « l'église d'Etat de la présente dynastie manchoue » ? — P. 97 : Il n'est pas heureux de qualifier l'écriture phag's-pa de « néo-sanskrite » ; le sanskrit n'a jamais été une écriture. — P. 109 : En parlant de l'an(-hiang) comme contracté de *candana*, il ne faut naturellement pas oublier que le mot l'an existait en Chine avant l'introduction du bouddhisme.

(2) Une partie seulement de cette collection, et uniquement d'après des photographies, fut mise à profit par M. GRÜNWEDEL dans sa *Mythologie du Bouddhisme* ; mais le même savant prépare aujourd'hui, en russe, un catalogue détaillé de toute la collection ; ce catalogue paraîtra dans la *Bibliotheca buddhica*.

(3) *K sobytiyam v Kitaye*, 1900, 30 kop. ; *Iz Kitaiskikh pisem*, 1901, 20 kop.